



**HAL**  
open science

## Les représentations eucharistiques dans les sceaux : approche iconographique

Jean-Luc Liez

► **To cite this version:**

Jean-Luc Liez. Les représentations eucharistiques dans les sceaux : approche iconographique. Les sceaux sources de l'histoire médiévale en Champagne, pp.139-144, 2007, 1158-3355. hal-01778501

**HAL Id: hal-01778501**

**<https://hal.univ-lorraine.fr/hal-01778501>**

Submitted on 25 Apr 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## XVII

### *Les représentations eucharistiques dans les sceaux : approche iconographique*

JEAN-LUC LIEZ

*Et verbum caro factum est*

Jean, I - 14

Lors de la préparation de l'exposition *Sceaux et usages de sceaux. Images de la Champagne médiévale*, les organisateurs ont été frappés par la fréquence relative des scènes eucharistiques figurant sur des gravures utilisées au XIII<sup>e</sup> siècle. L'idée est donc venue d'expliquer le choix qui conduisit les sigillants à retenir ces images pour caractériser leur sceau et éclairer les événements historiques pouvant expliquer une telle vogue. Si l'ouvrage d'Henri de Lubac s'attache à étudier le thème d'un point de vue historique<sup>1</sup>, la bibliographie intéressant son traitement artistique s'avère relativement mince. À notre connaissance, un seul ouvrage, celui de Maurice Vloberg, est consacré aux représentations eucharistiques dans l'art<sup>2</sup>. Il faut ajouter l'article de l'abbé Cerf consacré au même sujet dans l'ancienne province de Champagne<sup>3</sup>. En 2005, les commissaires de l'exposition *Mysterium. L'Eucaristia nei capolavori dell'arte europea* dont rend compte un superbe catalogue, replacent les œuvres du Frioul dans le contexte de la production européenne consacrée au sujet<sup>4</sup>. Pourtant, malgré le grand nombre d'œuvres sélectionnées, les sceaux demeurent absents de ce corpus. Parmi les ouvrages généraux qui abordent les représentations sigillées, on ne saurait oublier le gros livre de Germain Demay consacré au costume médiéval dans les sceaux où quelques pages illustrent notre propos sous diverses rubriques<sup>5</sup>. Nous tenterons donc d'étudier ce thème à travers une sélection d'une quinzaine de sceaux du nord-est de la France, dont les titulaires, à l'exception du sceau d'une maison de Trinitaires, étaient tous prêtres<sup>6</sup>.

L'Eucharistie, et la valeur que lui donna l'Église, furent révélatrices de la difficulté de faire admettre un dogme face aux critiques des hérétiques tout autant qu'à des clercs qui apportaient des arguments contredisant ceux pourtant défendus par le clergé. Il fallut près de cinq cents ans pour faire reconnaître progressivement cette dévotion. Pour autant, le concile de Trente dut, au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle encore, défendre le dogme devant les arguments des Réformés. Les artistes de la Contre-Réforme surent mettre ce mystère en image, comme dans la *Communion de saint Bonaventure*, tableau dû à l'atelier d'Antoine Van Dyck<sup>7</sup>.

Au IX<sup>e</sup> siècle, Hincmar († 882), nouvel archevêque de Reims après la déposition d'Ebon en 845, décida de reprendre l'évangélisation de son diocèse et engagea une polémique contre Jean Scot Erigène (IX<sup>e</sup> siècle) qui soutenait la théorie de Ratramne de Corbie († 868)<sup>8</sup>. Ce dernier contestait la présence réelle du Christ au moment de l'Eucharistie qui, selon lui, était purement symbolique. L'archevêque parvint à faire condamner la position du théologien et à faire censurer son ouvrage *De divisione naturæ* par le pape Nicolas I<sup>er</sup> (858-867)<sup>9</sup>. Quelques années auparavant,

---

1. H. de Lubac, *Corpus mysticum. L'eucharistie et l'Église au Moyen Âge*, Paris, 1944.

2. M. Vloberg (Maurice), *L'Eucharistie dans l'art*, Paris-Grenoble, 1946, 2 vol. (plus particulièrement chapitre III).

3. Abbé Ch. Cerf, « L'eucharistie dans les arts, dans l'ancienne province de Champagne », extrait de *Congrès eucharistique de Reims*, 1894, 23 p.

4. *Mysterium. L'Eucaristia nei capolavori dell'arte europea* [cat. expo., Illegio, 2005], dir. A. Geretti. En revanche nous n'avons pu consulter le catalogue *Eucharistia. Deutsche eucharistische Kunst*, München-Zürich, 1960.

5. G. Demay, *Le costume au Moyen Âge d'après les sceaux*, Paris, 1880, p. 311 et 356-358. Les sceaux auxquels l'auteur fait référence intéressent davantage l'actuelle Île-de-France.

6. Champagne, Lorraine, Bourgogne ou sud-ouest de la Picardie.

7. Musées des Beaux-Arts de Caen, inv. 174.

8. Ratramne soutenait la doctrine sur la prédestination, condamnée par Hincmar, du théologien Gottschalk d'Orbais (v. 805-v. 868) qui fut enfermé au monastère d'Hautvillers, près de Reims, où il finit ses jours.

9. J. Chelini, *Histoire religieuse de l'Occident médiéval*, Paris, Hachette, coll. Pluriel, 1991, p. 181.

une première controverse avait déjà eu lieu entre Paschase Radbert et Ratramne au sujet de l'Eucharistie<sup>10</sup>.

Deux cents ans plus tard, Bérenger (vers 1000-1088), écolâtre de l'école épiscopale de Tours et archidiacre d'Angers, reprit l'hérésie de Ratramne, ce qui l'opposera à Lanfranc (vers 1005-1089), abbé du Bec puis archevêque de Cantorbéry, et au pape Léon IX (1002-1048/1054). Condamné à plusieurs reprises, Bérenger revint sur sa théorie en admettant qu'après la consécration, le corps et le sang du Christ étaient présents dans le pain et le vin. Cette controverse permit à Lanfranc de définir, pour la première fois, la transsubstantiation dans son traité *De corpore et sanguine Christi*<sup>11</sup>. Or le traité de Lanfranc ne désarma cependant pas les hérétiques qui, au XII<sup>e</sup> siècle, à Ivois près de Trèves ou à Soissons, reprurent leurs critiques sur la véracité de la présence réelle du Christ dans le sacrement. Déjà, vers 1020, la région de Vertus, en Champagne, fut secouée par un mouvement hérétique engagé par Leutard, paysan ignare pour ses dénonciateurs<sup>12</sup>. Saint Norbert (1082-1134), fondateur de l'ordre des Prémontrés, lutta autour des années 1110 contre Tanchelm qui, tout en pillant la Flandre et la Zélande, professait une doctrine contestant la réalité du Christ dans le pain et le vin<sup>13</sup>. Les théologiens s'appuyèrent alors sur la *Métaphysique* d'Aristote, œuvre récemment redécouverte, pour dégager des arguments rationnels pouvant expliquer comment cette présence survenait<sup>14</sup>. Il faudra attendre le IV<sup>e</sup> concile de Latran, en 1215, pour voir le dogme de la transsubstantiation, le *Corpus Verum*, définitivement fixé et l'obligation faite aux laïcs de communier une fois par an, à Pâques.

La définition du dogme de la transsubstantiation fut à l'origine d'une modification de l'attitude des fidèles qui développèrent une véritable dévotion à l'Eucharistie aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles. Pourtant, la pratique de la communion et sa fréquence, notamment sous les deux espèces, subirent quelques modifications. Dès le XII<sup>e</sup> siècle, les laïcs furent progressivement soustraits à la célébration du sang du Christ, pratique confirmée lors du concile de Constance (1414-1418)<sup>15</sup>. A contrario, l'élévation de l'hostie au cours de la célébration, rite apparaissant peut-être dès 1120, se répandit progressivement dans tout l'Occident pour devenir de règle à partir de 1219 sous Honorius III<sup>16</sup>. Les fidèles participèrent désormais au sacrifice par la vue. Guillaume d'Auxerre (XIII<sup>e</sup> siècle) fait la description de ce moment dans sa *Summa de officiis ecclesiasticis* : « le prêtre élève le corps du Christ afin que tous les fidèles puissent le voir et retrancher ce qui est bon pour le salut »<sup>17</sup>. À la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, l'officiant prit l'habitude de procéder de même pour le calice.

Le début du XIII<sup>e</sup> siècle vit se dérouler un événement qui contribua à l'enracinement de la dévotion à l'Eucharistie. En 1209, Julienne, supérieure du couvent du Mont-Cornillon (1192-1258)<sup>18</sup>, fut gratifiée d'une vision lui enjoignant d'œuvrer à l'instauration d'une fête particulière célébrant la présence du Christ dans le sacrement. Elle parvint à décider l'évêque de Liège, Robert de Torote, dont dépendait son établissement, à organiser une première célébration qui eut lieu à l'été 1246, mais aucune suite ne fut donnée. L'idée fut reprise par le légat Hugues de Saint-Cher qui imposa cette fête sur toute l'étendue de la légation de Germanie par un décret du 23 décembre 1252. Malgré cette disposition, le succès fut mitigé. Pourtant un clerc, Jacques Pantaléon, alors archidiacre de Campine de 1242 à 1249, participa aux discussions et reprit le projet une fois devenu pape sous le nom d'Urbain IV (1261-1264). Il instaura la Fête-Dieu par la bulle *Transiturus de hoc mundo* émise le 11 août 1264, mais il fallut attendre la promulgation des Clémentines en 1317 pour que cette dévotion fût progressivement acceptée. L'ostension de l'hostie

10. J. Wirth, *L'image à l'époque romane*, Paris, 1999, p. 197.

11. *Idem*, p. 253-254.

12. A. Brenon, *Les archipels cathares. Dissidence chrétienne dans l'Europe médiévale*, Cahors, 2000, p. 34, et D. Iogna-Prat, *Ordonner et exclure. Cluny et la société chrétienne face à l'hérésie, au judaïsme et à l'Islam. 1000-1150*, Paris, 1998, p. 31.

13. Vloberg (cit. n. 2.), p. 261.

14. G. Macy, « L'Eucharistie en Occident de 1000 à 1300 », *Eucharistia. Encyclopédie de l'Eucharistie*, Paris, p. 175 et 183.

15. Wirth (cit. n. 10), p. 202-203.

16. F. Joubert, *Le Jubé de Bourges* [cat. expo., musée du Louvre], Paris, 1994, p. 85.

17. F. Tollu, *L'Eucharistie. Vingt siècles d'histoire*, Paris, Cerf, 1998, p. 71, citant l'abbé É. Dumoutet, *Le désir de voir l'hostie et les origines de la dévotion au Saint-Sacrement*, Paris, 1926, p. 47 et 49. Pour la citation de Guillaume d'Auxerre : Paris, BnF, ms lat. 15168, fol. 88r2, cité par Macy (cit. n. 14), p. 178.

18. Établissement situé aux portes de Liège.

## XVII. LES REPRÉSENTATIONS EUCHARISTIQUES DANS LES SCEAUX

instaurée par Urbain IV engendra un nouveau type d'objet liturgique : l'ostensoir<sup>19</sup>. Les musées d'Art et d'Histoire de Troyes conservent une copie du tableau de Frans Franken II le Jeune commémorant l'événement. Il faut d'ailleurs souligner que la majorité des sceaux étudiés ici ont été apposés après la promulgation de cette fête, ce qui explique sans doute la fréquence relative des célébrations eucharistiques présentes sur les sceaux.

Au regard de ce qui précède, il semble qu'une large zone englobant le nord-est de la France et l'est de la Belgique fut tout particulièrement sensible à la doctrine de la manifestation réelle du Christ dans le sacrement. Cela eut-il un retentissement sur l'iconographie sigillaire ? Examinons les huit sceaux que nous avons sélectionnés dans cette région. Ils embrassent tout le XIII<sup>e</sup> siècle puisqu'ils ont été utilisés de 1217 à 1298. Ils montrent un célébrant face à l'autel avec cependant quelques différences.

Les représentations figurant un prêtre préparant le sacrifice sont relativement rares. La phrase du chanoine Cerf en donne peut-être la raison : « le Dieu de l'Eucharistie est un Dieu caché, il appartient à l'Église de le dévoiler et de le manifester en faisant appel à tous les arts »<sup>20</sup>. Ainsi représenter un tel mystère devait-il constituer une gageure difficilement surmontable pour un artiste.

L'Ancien Testament devait fournir des sources d'inspirations, notamment à travers les représentations de Melchisédech, tout à la fois roi et prêtre. Dans l'art monumental Melchisédech est souvent représenté tenant le calice sur lequel est placé un petit pain reposant sur la patène<sup>21</sup>. Il faut chercher dans les enluminures des scènes comparables à celles des sceaux, comme dans les sacramentaires, livres utilisés par les célébrants. Celui de Drogon, évêque de Metz (+855), donne à voir l'initiale du *Te igitur* ouvrant le canon de la messe, décorée au centre de la croix d'une représentation de Melchisédech, figuré en célébrant face à l'autel. Aux extrémités de la croix, nous voyons des illustrations des sacrifices d'Abel (à gauche) et d'Abraham (à droite). Ce schéma semble perpétuer celui d'une mosaïque peinte sur une paroi de Saint-Apollinaire-in-Classa à Ravenne. Le sceau de Gobert, doyen du chapitre de Metz, apposé en 1315 (Mos 2008)<sup>22</sup>, montre une scène identique, peut-être inspirée de l'enluminure du sacramentaire conservé dans le trésor de la cathédrale. On y voit Abel, identifié par un phylactère (ABEL IUSTUS), tendant à bout de bras un agneau vers Dieu. Le rapport eucharistique, souligné par son ancrage vétérotestamentaire, est aisé à reconnaître et montre l'excellente connaissance des textes par le sigillant.

La scène centrale du *Te Igitur* montrant le célébrant debout dut inspirer les graveurs d'une grande majorité des sceaux : celui de Gautier de Chambly, chanoine de Laon (Ch 2143, en 1217) (*fig. XVII.1*) ; de l'officialité de l'archidiacre d'Autun (Ch 1034, en 1218) (*fig. XVII.2*) ; du doyen de la chrétienté de Saint-Dizier (Ch 1999, en 1257)<sup>23</sup> ; de Rémy, doyen du chapitre de Verdun (Mos 1995, en 1265) ; de Gautier, doyen de la chrétienté de Mont-Saint-Jean (Ch 1180, en 1272) (*fig. XVII.3*) ; d'Henri de Chaource, doyen de la chrétienté de Tonnerre (Ch 2000, en 1292-1293) (*fig. XVII.4*) ou de Renier de Sarrewerden, prieur de Lixheim (Mos 2427, en 1294). Toutes ces représentations illustrent l'adoration du Saint-Sacrement comme l'indiquent des officiants figurés les mains jointes. Le sceau de Dominique, curé de Monterie (Ch 2248, en 1298) (*fig. XVII.5*), plus explicite, montre l'hostie de profil frappée d'une croix. Le célébrant présent sur le sceau de Léger, chanoine de Reims (Ch 2178, en 1264) (*fig. XVII.6*) est agenouillé, ce qui renforce cette idée. La main de Dieu qui apparaît dans la partie supérieure de la scène valide la présence miraculeuse du Christ au moment de la consécration. Le contre-sceau, confirmant l'authenticité du sceau, trouve en celui de l'officialité de l'archidiacre d'Autun un écho supplémentaire en ce que l'*Agnus Dei* qui

19. J. Taralon, *Les trésors des églises de France* [cat. expo, Paris, musée des Arts décoratifs], 2<sup>me</sup> éd. corrigée, 1965, p. XIII.

20. Cerf (cité n. 3), p. 1.

21. À Chartres, les sculpteurs de la cathédrale associent Melchisédech à saint Pierre qui, au seuil du monde nouveau, tend le calice. É. Mâle, *Art et artistes du Moyen Âge*, Paris, 5<sup>e</sup> éd., 1968, p. 158-159.

22. AD Moselle G 488/1 : G. Cahen, *Archives départementales de la Moselle. Catalogue des sceaux. Sceaux pendants, sceaux plaqués du haut Moyen Âge*, t. 3, *Sceaux ecclésiastiques*, Saint-Julien-lès-Metz, 1992, ill. pl. 13.

23. Merci à Arnaud Baudin de nous avoir indiqué ce sceau qu'il a recensé dans son *Inventaire sigillographique du chartrier de l'abbaye de Trois-Fontaines (1117-1500)*, mémoire de DEA, université Paris I-Panthéon-Sorbonne, dir. M. Parisse et J.-L. Chassel, 2002, t. 2, n° 234 (original : AD Marne, 22 H 118/36).

l'orne, expression du sacrifice du Christ, renforce le message véhiculé par la célébration eucharistique présente sur le sceau.

Le sceau de Barthélemy, archiprêtre de Sarrebourg (1258)<sup>24</sup>, offre une variante qui semble récurrente dans l'est de la France : on y voit seulement la main de Dieu bénissant l'offrande. Une version abrégée, puisant sans doute dans une tradition plus ancienne qui se poursuivra jusqu'au XV<sup>e</sup> siècle, s'observe dans les gravures des sceaux conservés en Moselle. Le ciboire béni par une main (celle du célébrant ou de Dieu<sup>25</sup>) est visible sur plusieurs empreintes : sceau de Hugues de Clermont, pricier du chapitre de Metz et archidiaque (Mos 2011, en 1194), de Bliardus ou Biliardus, chanoine de Saint-Sauveur de Metz et chapelain d'Aubigny (Mos 1933, en 1210 et 1216), de Jean de Briey, chapelain du comte de Bar (Mos 2260, en 1271) et de Huwin de Pagny, prieur claustral de Gorze (Mos 2297, en 1419). Un autre type, repéré une seule fois, montre le ciboire surmonté de l'hostie sur le sceau de Maicelin, archiprêtre de Thirey (Mos 2171, en 1242). On remarque aussi la présence de trois fleurs de lis dont le symbole trinitaire s'impose de lui-même.

À partir du XIV<sup>e</sup> siècle, les représentations de l'Eucharistie seront plus volontiers intégrées au cycle des *Sept Sacrements*, comme en témoigne le relief d'Alberti Arnoldi<sup>26</sup>. Autrefois attribué à Andrea Pisano, il fut exécuté vers le milieu du XIV<sup>e</sup> siècle. Le spectateur, qui voit le célébrant et son acolyte de dos et l'hostie bien visible au-dessus de la tête du prêtre, est placé dans la position du fidèle assistant au sacrifice. Citons également le *Triptyque des Sept Sacrements* de Rogier Van der Weyden aujourd'hui conservé au Musée des Beaux-Arts d'Anvers. L'Eucharistie occupe le centre de la composition sous la protection d'un ange vert. Le Musée d'histoire de Berne conserve les bandes d'orfrois et le chaperon d'une chape représentant les Sept Sacrements. Exécutés entre 1463 et 1478, ils renvoient aux modèles exécutés dans la sphère de Rogier Van der Weyden<sup>27</sup>. Ces œuvres démontrent que ce sacrement occupe désormais une place centrale confirmée par ce vers d'un poème du XV<sup>e</sup> siècle : « Le Saint Sacrement de l'autel est la source inspiratrice des six autres sacrements. »<sup>28</sup>

Nous avons évoqué plus haut la pratique de l'ostension du ciboire. Le sceau de Hugues, prieur de Laferté-sur-Aube<sup>29</sup> (Ro 789 et Ch 2883, en 1265) (*fig. XVII.7*), renvoie explicitement à ce rituel, ce qui prouve la réalité de cette pratique au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle. Il s'agirait donc là d'un des témoignages parmi les plus anciens en notre possession. D'autres exemples viennent corroborer la datation traditionnellement admise, comme l'enluminure du *Pontifical de Reims*, daté de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, aujourd'hui conservé à la Bibliothèque municipale de Rouen<sup>30</sup>. On remarque la présence d'un diacre qui tient un *flabellum* au-dessus de la tête du célébrant afin de chasser les insectes et de rafraîchir le précieux liquide contenu dans le calice lorsque la chaleur se faisait trop accablante. Le transept sud de la cathédrale de Chartres, dans le premier tiers du XIII<sup>e</sup> siècle, offre un relief reprenant un schéma très proche<sup>31</sup>.

À côté de ces sceaux représentant des illustrations littérales de la célébration eucharistique, il en existe d'autres révélant une réflexion plus élaborée sur ce sujet. En premier lieu, examinons le sceau de Conon, curé de Saint-Jean de Châlons et chapelain du comte de Champagne (Ch 2210, en

24. Hubert Collin, *Sceaux de l'histoire de Lorraine*, Nancy, 1988 (Lotharingia, I), n° 235, p. 236.

25. Demay (cité n. 5), p. 311.

26. *L'Europe gothique. XII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècle* [cat. expo., Musée du Louvre, Pavillon de Flore, Paris, 1968], p. 80, n° 133 (pl. 50). Aujourd'hui conservé au Museo dell'opera del Duomo de Florence, le relief faisait partie de l'ensemble des Sept Sacrements ornant primitivement une des faces du campanile.

27. *Iconoclasm. Vie et mort de l'image médiévale* [cat. expo., Musée d'histoire-Musée de l'Œuvre Notre-Dame], Berne-Strasbourg, 2001, p. 156-157, n° 15.

28. *Maîtres anciens au Musée royal d'Anvers*, [Anvers, 1990], p. 6, ill. 7. Le tableau a été commandé vers 1441 par Jean Chevrot, évêque de Tournai entre 1437 et 1460. Léo Woyts donne la valeur suivante aux couleurs illustrant chacun des sacrements : Baptême / Ange blanc / Innocence retrouvée – Confirmation / Ange jaune / Feu sacré de la conviction religieuse renouvelée – Confession / Ange rouge / Remords – Eucharistie / Ange vert / Croissance et vie – Ordination / Ange pourpre / Royauté – Mariage / Ange bleu / Fidélité – Extrême-Onction / Ange noir / Deuil.

29. Le prieur de Laferté, soumis à la règle bénédictine, dépendait de l'abbaye de Saint-Claude (Jura), autrefois Saint-Oyend-de-Joux. Il a été fondé en 1070 par le bienheureux Simon de Valois, comte de Bar-sur-Seine.

30. Ms 370, f°36.

31. Ce relief se situe sur le piédroit droit du porche droit du transept sud.

## XVII. LES REPRÉSENTATIONS EUCHARISTIQUES DANS LES SCEAUX

1255) (*fig. XVII.8*) dont la symbolique semble difficile à saisir. Nous observons le prêtre au moment de la célébration, agenouillé devant l'autel sur lequel figure le calice recouvert du pale. Il tend l'hostie vers le ciel, tandis qu'une âme émerge de celle-ci, accueillie par un ange qui apparaît dans les nuées. Rares sont les iconographies associant hostie et personnage.

Il faut écarter d'emblée une illustration hagiographique de la vie de saint Conon, patron du titulaire du sceau<sup>32</sup>. En revanche, l'iconographie principale de saint Hugues de Lincoln pourrait se rapprocher de la scène gravée sur le sceau<sup>33</sup>. Elle montre saint Hugues associé au cygne apprivoisé qui lui annonce sa mort et tient un ciboire surmonté d'une hostie d'où émerge l'Enfant Jésus. Il s'agit d'une référence à un miracle qui aurait gratifié le religieux au moment de la consécration. Ce dernier élément met sans doute l'accent sur une problématique du *Corpus Verum* toujours récurrente. Pourtant, la présence de l'ange est énigmatique. S'agit-il d'un élément d'une iconographie encore mal fixée ou faut-il y voir une représentation au demeurant fort rare de la consécration lors d'une messe dite à la mémoire d'un mort ?

Conon, chapelain des comtes de Champagne, ne saurait être confondu avec l'un des chanoines de Saint-Étienne de Troyes qui avaient la charge de prier pour leur âme<sup>34</sup>. La réponse est donc moins à rechercher dans sa charge auprès des comtes que dans l'exercice de ses missions de ministre du culte. Jacques Le Goff a montré dans son ouvrage sur le purgatoire que l'offrande eucharistique est liée à l'espoir d'une rédemption définitive et partant, d'un accès facilité au salut éternel. L'ange accueillant l'âme qui émerge de l'hostie symboliserait l'accueil dans ce monde de vie et de lumière auquel les fidèles aspiraient<sup>35</sup>. On le voit, l'importance de l'Eucharistie est ici à nouveau soulignée, mais comme porteuse d'un message différent et plus ancien que celui de la transsubstantiation, ce qui s'explique sans doute par la date d'apposition : 1255, antérieure à l'instauration de la Fête-Dieu.

Avec le sceau de la maison trinitaire du Faÿ (Oise), apposé en 1279 (D 9807)<sup>36</sup>, nous ajoutons au mystère de l'eucharistie un miracle (*fig. XVII.9*). Le graveur nous place devant une scène déjà décrite plus haut, à la différence que le célébrant est ici agenouillé devant un autel, les mains jointes. On ne saurait donner à l'ange émergeant à mi-corps dans la partie supérieure du sceau, la même valeur iconographique que pour le sceau de Conon. Point de ciboire, point d'hostie ! Pour décrypter cette image il faut se rapprocher des récits hagiographiques qui relatent les circonstances de la fondation de l'ordre des Trinitaires<sup>37</sup>. Le 28 janvier 1193, jour de la sainte Catherine, un prêtre, Jean de Matha (1160-1213) célèbre pour la première fois la messe en présence de l'évêque Maurice de Sully. Au moment de l'élévation de l'hostie, le Christ lui apparaît pour lui enjoindre la mission de l'ordre qu'il créa cinq ans plus tard<sup>38</sup>. Il s'agit vraisemblablement d'une des plus anciennes représentations de saint Jean de Matha. L'association de la célébration eucharistique, aisément reconnaissable ici, à la commémoration d'un événement miraculeux annonce la synthèse

32. Conon fut condamné à courir devant le char de son juge, des clous enfoncés dans la plante des pieds. Il est le patron des jardiniers, à l'instar de saint Fiacre.

33. La vie de saint Hugues est connue par une *Vita* rédigée peu après sa mort. Il naquit vers 1135/40 à Avalon dans le Dauphiné et entra en 1166 à la Grande-Chartreuse. En 1180, il intégra la chartreuse de Witham dont il devint prieur. Six ans plus tard, il fut élu évêque de Lincoln et fit procéder à la construction de la cathédrale. Honorius III le canonisa en 1220, juste vingt ans après sa mort. Il s'agit du premier chartreux canonisé ; Bruno, le fondateur de l'ordre ne le fut jamais. Son culte fut circonscrit à l'ordre en 1514 et fut étendu à l'ensemble de l'Eglise en 1674. Cf. G. Duchet-Suchaux et M. Pastoureau, *La Bible et les saints. Guide iconographique*, Paris, éd. augmentée, 1994, p. 73.

34. Voir notamment X. Dectot, « Les tombeaux des comtes de Champagne (1151-1284). Un manifeste politique », *Bulletin monumental*, t. 162-1, 2004, 62 p., ill. D'autres établissements pouvaient se voir confier des célébrations de messes commémoratives. Les trinitaires de Troyes célébraient une messe basse chaque jour en la mémoire du comte Thibaut et de sa femme. Cf. *Table des fondations de messes* établie le 26 juin 1719 par Claude de Massac (A D Aube, 21 H 21. L'auteur ne précise pas de quel comte il s'agit).

35. J. Le Goff, *La naissance du Purgatoire*, Paris, 1981, p. 167. Nous remercions ici M. Patrick Demouy de nous avoir mis sur cette piste.

36. Voir J.-L. Liez, « Les sceaux de l'ordre des Trinitaires. Approche iconographique et catalogue », *RFHS*, t. 62-63, 1992-1993, p. 72 et 80, n°11/1.

37. Cet ordre se consacrait au rachat des chrétiens réduits en esclavage par les musulmans du Maghreb.

38. Ceux-ci sont brièvement rappelés dans l'article de l'auteur cité en note 6. Pour plus de précisions, on se reportera utilement à la thèse de P. Deslandres, *L'ordre trinitaire pour le rachat des captifs*, 2 vol., Toulouse, 1903. Plus concis, l'ouvrage du père Th. Knecht n'en constitue pas moins une synthèse très documentée : *Les Trinitaires. Huit siècles d'histoire*, s. l., [1993], 93 p.

iconographique qui trouvera notamment son plein épanouissement au XV<sup>e</sup> siècle dans les Messes de saint Grégoire<sup>39</sup> et à la période moderne dans les Messes de fondation de l'ordre des Trinitaires<sup>40</sup>. Cette association visait peut-être, grâce à la vie des saints, à rendre plus tangible la manifestation d'une célébration toujours mystérieuse.

Le nord-est de la France connut pendant plusieurs siècles des troubles liés à la compréhension de la manifestation du Saint Sacrement. Les sceaux encore conservés illustrent toute l'importance donnée à un dogme et à son évolution à travers le XIII<sup>e</sup> siècle. Ils constituèrent un vecteur sans doute capital dans la diffusion d'un message que l'espace limité laissé au graveur permettait de réduire à l'essentiel. À la version abrégée montrant le ciboire et la main de Dieu dans deux sceaux apposés à la fin du XII<sup>e</sup> et au début du XIII<sup>e</sup> siècle, succèdent des gravures plus explicites. Le sceau du prieur de Laferté permet de faire remonter au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle la pratique de l'élévation du calice, après celle de l'hostie. Le sceau du curé de Saint-Jean de Châlons, en revanche, illustre un message lié à l'Eucharistie différent de celui de la transsubstantiation puisqu'il promet la rédemption et l'accès au salut éternel. Enfin, le sceau de la maison trinitaire du Fay associe le miracle hagiographique au mystère eucharistique.

Cette sélection ne saurait toutefois exprimer l'ensemble de la création gravée illustrant la thématique de la célébration eucharistique. Nous avons fourni quelques exemples, mais il faudrait encore explorer les fonds des autres régions, françaises et transfrontalières, et les comparer systématiquement aux manuscrits afin de compléter les témoignages apportés par les sceaux. Néanmoins, le nombre de ces représentations eucharistiques dans ces provinces du nord-est de la France montre la préoccupation du clergé à défendre un dogme difficile à faire admettre.

---

39. La légende de la Messe de saint Grégoire naquit à Rome à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle et connut un grand développement iconographique du XV<sup>e</sup> au XVII<sup>e</sup>. La gravure s'empare du thème dès la seconde moitié du XV<sup>e</sup> comme en témoigne un exemplaire conservé à Berlin (Kupferstichkabinett du Staatliche Museen). Voir *Iconoclasme...* (cité n. 27), p. 279, n° 166.

40. Le musée du Louvre en possède un remarquable exemple de l'école espagnole, œuvre de Juan Careño de Miranda, peint en 1655 pour le couvent des trinitaires déchaussés de Pampelune.